



# La Gaîté lyrique, décollage réussi

## Première soirée au nouveau temple parisien des cultures numériques

Les mouvements de foule qui, le 11 octobre 2008, avaient présidé au lancement du Centquatre, rue d'Auber-  
villiers, n'avaient pas empêché la raréfaction progressive des visiteurs. Réparties du 2 au 6 mars pour juguler le trop-plein d'affluence, les journées marquant, près du carrefour Réaumur-Sébastopol, la réouverture du théâtre de la Gaîté lyrique, transformé en temple des cultures nouvelles et des arts numériques permettront à un public qui s'est précipité pour réserver ses invitations par Internet de découvrir les premiers concerts, projections, expositions ou installations interactives proposés dans ce lieu, devenu un des enjeux majeurs de la politique culturelle parisienne.

Le raout des officiels, lui, avait lieu mardi 1<sup>er</sup> mars. Avec quelques personnalités, comme Jean-Michel Jarre ou Philippe Djian. Mais sans discours du maire de Paris, Bertrand Delanoë, qui a annulé à la dernière minute. Curieux silence, compte tenu des 85 millions d'euros investis par la municipalité dans le projet. Le directeur de la Gaîté lyrique, Jérôme Delormas, 48 ans, expliquait que le maire lui avait confié que la modernité de l'endroit rendait désuet le cérémonial du discours.

### Blancheur clinique

Force est de reconnaître que derrière la façade XIX<sup>e</sup> siècle, les 2 500 personnes de ce premier soir ont pu pressentir le potentiel

d'une impressionnante boîte à outils. On déambule sur les cinq niveaux (sur sept) ouverts au public, en passant des escaliers colorés aux plateaux d'une blancheur presque clinique. Sons et lumières cheminent à vos côtés. Premier collectif d'artistes à scénographier l'endroit, les Britanniques d'UVA profitent des commandes individuelles des 700 points lumineux et des 320 haut-parleurs repartis dans les plafonds. Les qualités modulables des lieux ont permis l'installation de leur forêt de leds s'illuminant au rythme des mouvements et des sons, leur projection d'un mur de visages détournant la technologie de surveillance ou une performance interactive, dans la petite salle du niveau -1.

« Si les lieux d'exposition existent dans le monde pour les arts numériques, aucun, à ma connaissance, n'est aussi bien équipé ou conçu, s'enthousiasme Ben Kreukniet, un des membres de UVA. C'est une toile idéale sur laquelle créer des œuvres. »

La pépinière des artistes numériques sera-t-elle suffisante pour exploiter ce potentiel sans singer le Palais de la découverte ? « Plus que le lieu des arts numériques, la Gaîté veut explorer les créations à l'ère de la révolution numérique, précise Jérôme Delormas. Il s'agit d'une approche pluridisciplinaire, refusant de se contenter de l'interface souris-clavier pour privilégier une dimension humaine. »

On croise d'autres résidents de la semaine. La compagnie I Could Never Be a Dancer chorégraphie



**A gauche, le « centre de ressources », en bas : le hall d'entrée.** CYRILLE WEINER/MYOP POUR « LE MONDE »

un parcours à l'échelle du bâtiment, les danseurs retranscrivant les codes technologiques avec leur corps. Dans l'auditorium, la compagnie Rimini Protokoll, du Suisse Stefan Kaegi, mêle théâtre, panel de sondage, jeu vidéo dont les spectateurs sont les héros.

Destiné à la recherche et à l'étude, le premier étage abrite un « centre de ressources », équipé

d'« éclaireuses », des modules mobiles qui se font bureau, bibliothèque ou poste multimédias. Dans le périmètre « jeux vidéo », six postes à grand écran blanc reconstituent pour l'instant une petite histoire des jeux de plateforme (de Mario à Avatar).

Autant par conviction que par nécessité financière, les concerts tiendront une place centrale dans l'activité. Situé au deuxiè-

me étage, comme le magnifique foyer d'origine et ses luminaires futuristes, la « grande salle » de 750 places a déroulé huit écrans sur ses murs noirs à l'occasion du set du DJ Gilles Peterson. Ils pourront être jusqu'à 46 écrans pour entièrement immerger le spectateur dans les images. En espérant que les musiciens jouent le jeu de ces promesses visuelles. ■

**Stéphane Davet**

**Gaîté lyrique**, 3 bis, rue Papin, Paris 3<sup>e</sup>.  
Tél : 01-53-01-51-51 Soirées d'ouverture du 2 au 6 mars (complet).

Prochainement : Capitaine Futur, les 19, 29 et 23 mars, Festival Berlin Next !, du 29 mars au 3 avril ; Super mon amour ! Festival d'épopées musicales, du 6 au 9 avril, Exposition Matt Pyke & Friends, du 21 avril au 27 mai ; Chronique Transmédia : La Zone (Tchernobyl), du 26 avril au 8 mai.

Gaîté-lyrique net

## La greffe, remède de l'architecte pour faire renaître le bâtiment

LA VÉRIDIQUE HISTOIRE de la Gaité lyrique, c'est celle de Jean qui rit et Jean qui pleure. De la gaité, il y en a eu quand le théâtre, construit sous le Second Empire, fut l'un des temples parisiens de l'opérette, dirigé par Offenbach. Le lieu sombre au début du XX<sup>e</sup> siècle, suivant le sort d'une musique tombée en disgrâce, puis revit un moment, grâce au Festival d'automne, dans une salle convertie en théâtre. On y joue, dans les années 1970, *Le Regard du sourd*, de Robert Wilson ou *La Dispute*, de Marivaux, vue par Patrice Chéreau. Mais Jean qui pleure revient. La Gaité va faire l'objet d'une succession de projets, ratages, mutilations. Dernière catastrophe : Planète magique, « parc d'attractions couvert » en

plein cœur de la ville, imaginé dans les années 1980. L'aventure tourne mal : ouvert fin 1989, le parc ferme après quelques semaines d'exploitation. La ville de Paris traîne comme un boulet ce qu'on n'ose plus appeler la Gaité lyrique.

Jean qui rit est-il de retour avec ce nouveau temple des « arts numériques et musiques actuelles ». Manuelle Gautrand, qui a récemment livré l'extension du musée d'art moderne de Villeneuve-d'Ascq (le LAM), a pu y apprendre la technique de la greffe. Sauf que derrière la façade classée de la rue Papin, elle a dû opérer en espace confiné. La vieille Gaité était en effet enserrée par des immeubles haussmanniens du 3<sup>e</sup> arrondissement qui, sur trois

côtés, ne laissaient rien voir de ce qu'ils recelaient.

De cette contrainte, l'architecte a fait un atout et livre un projet intelligent et lisible. Hormis l'entrée, le foyer et les deux escaliers, hérités du XIX<sup>e</sup> et classés, tout est neuf. Les circulations en premier lieu, très habiles par leurs qualités plurielles, d'isolation par rapport à la rue, mais aussi de rassemblement, de rencontre et d'errance. Les espaces publics livrent peu de leurs vertus techniques alors que leur architecture est d'une simplicité confondante. Trois salles (de 70 à 750 places), appelée à recevoir concerts, projections et performances, bénéficient d'une isolation phonique variable selon les besoins, l'ensemble (9 500 m<sup>3</sup>) rap-

pelant un croisement entre les systèmes de l'Institut de recherche et coordination acoustique-musique (Ircam) – le besoin d'isolation – en 1972, et ceux, contradictoires en apparence, de machines théâtrales noires hyper modulables et ouvertes dont le théâtre de Chaillot fut l'un des prototypes les plus aboutis. Autour de ces trois salles, des surfaces d'expositions ou d'activités diverses destinées à un public de 7 à 77 ans, aux limites généreuses en raison même de leur caractère indéfini, s'ajoutent aux trois niveaux repérables, un quatrième restant dévolu à l'administration,

un cinquième en partie aux artistes. Deux sous-sols, à vocation technique, complètent l'ensemble.

Fluide, ouvert, généreux, le bâtiment jouit d'une réalisation techniquement efficace, juste affaiblie par des effets de mode qui placent à l'avant-garde des lustres façon années 1970, stupides dans le foyer d'origine, et un design similaire pour un mobilier (des cabanes à tout faire) plus intelligent que l'époque dont son dessin semble relever. L'usage seul ici confirmera ou non l'intelligence architecturale du lieu. ■

Frédéric Edelmann